

On les appelait « ceux de la barre Brossolette »

A Sevran, théâtre d'intervention dans le quartier Rougemont en pleine réhabilitation

Reportage

Les deux voix s'entremêlent, tels deux brins d'une cordelette, l'une en arabe, l'autre en comorien. On ne les comprend pas mais on les écoute. Fatima, tunique traditionnelle, doux sourire ; Kadri, pull Lacoste, barbe noire, chaussures vernies, l'âge d'être son fils. Quelques mots surnagent, Marseille, Montbéliard, Speedy Gonzalez. En français, maintenant, ils reprennent leur histoire.

« A La Réunion, mon père avait construit une madrasa », raconte le jeune homme. La voix chante. « Il y avait un grand arbre avec des mangues. J'attendais chaque année qu'elles soient mûres. J'avais du jus plein les joues. »

Fatima et Kadri habitent le quartier Rougemont, à Sevran (Seine-Saint-Denis), comme les vingt-cinq comédiens amateurs lancés dans ce *Voyage dans l'intime*. Conduit par le metteur en scène Didier Ruiz, ce projet accompagne la destruction en cours de la barre Brossolette, 89 logements, épine dorsale de la cité. Pour « laisser parler les traces, tels les esprits du lieu », le metteur en scène a décidé de « donner à entendre les voix, les paroles, les émotions vécues dans les murs ».

Un temps, Didier Ruiz a rêvé d'une déambulation à travers les gravats. Rattrapé par le réel et les contraintes de sécurité, il s'est replié sur la médiathèque. C'est là, à quelques dizaines de mètres des engins démolisseurs, que, les 14 et 15 décembre, il accueillera les spectateurs. Là que l'équipe se retrouve pour l'avant-dernière répétition.

Assise dans le local électrique, Annick, pull blanc, foulard sur la tête, laisse la porte se refermer derrière les spectateurs. « Bonsoir ! » « Non, on n'est pas dans la vie, l'interrompt la comédienne Nathalie Bitan, qui assiste Didier Ruiz. *Pas de politesse. Tu attends, tu souris... et tu commences.* » Annick suit ses indications. « Je suis arrivée pendant l'hiver 1998, mon fils venait de naître. Il faisait froid. Dans l'appartement, il n'y avait pas de meubles, juste des chaises. Et dans la chambre, le berceau. » Les détails se précisent, un coin du puzzle se forme.

C'est maintenant Christine que l'on découvre dans le vestiaire. « Je suis arrivée à Rougemont en 1972, par choix. Une mutation. La première fois, on m'a juste montré l'hôpital et là où on habitait. Entre les deux, on pouvait couper à travers les herbes. Ça m'a rappelé le pays, se souvient-elle. Quand il a fallu déménager, j'étais avec le bébé de trois mois, le fils de trois ans, ma fille de huit, j'ai voulu reprendre le raccourci. Il pleuvait, il y avait de la boue partout. Dans l'appartement, on a commencé à danser, les enfants sautaient en l'air. C'était immense. On avait oublié qu'on était trempés. » La femme s'éponge le front. « Ça ira ? », demande Nathalie Bitan. Claustrophobe, Christine a tenu à dépasser son angoisse, mais elle s'informe. « Je pourrai sortir respirer entre les groupes ? »

Fatima et sa tunique sable atten-

dent à présent les visiteurs dans la cuisine. Elle raconte son arrivée à Paris, dans le 17^e, ce jour de l'an fêté à Sevran, le réveil au chant des oiseaux et l'appartement acheté près du grand parc. « Au bout de dix ans, les charges ont flambé. On a vendu. On m'a proposé Rougemont. C'était grand, alors j'ai pris, mais je ne connaissais personne, je travaillais à Paris. Je me suis inscrite à Solidarité-Rougemont. Dans l'association, il y avait plein de gens. Antillais, Maliens, Algériens, Comoriens. J'ai découvert leur cuisine. Ils m'ont fait voyager. C'est là que je me suis attachée à Rougemont. J'ai posé ma valise. »

L'arrivée, l'installation, puis la vie dans cette cité à la réputation sulfureuse qu'eux aiment par-dessus tout. Et cette réhabilitation, attendue et redoutée. « Le premier jour, quand j'ai vu les gravats, les fenêtres, une peur incontrôlable m'a traversée, raconte Christine l'Antillaise. Je revois les cyclones

« Un quartier plus beau, c'est une bonne chose. Mais il faudrait garder la solidarité »

Myriam, 38 ans
résidente du quartier
Rougemont

de mon enfance. » « Dès que le vent soufflait, on était aveuglés par le sable. En même temps, on découvrirait que le quartier continuait derrière », enchaine Marianne, installée dans la médiathèque, au rayon documentaire.

À la travée suivante, Myriam, 38 ans, poursuit : « Cette barre, je l'ai toujours connue. Forcément, ça fait tout drôle. On repense aux amis qui y habitaient et sont partis, à notre propre famille. Bien sûr, un quartier plus beau, plus ouvert, c'est une bonne chose. Mais il faudrait conserver la solidarité, le respect entre les gens. L'âme de Rougemont. »

Une heure plus tard, tous se retrouvent pour faire le bilan du processus. « Vous êtes tranquilles, à présent, les progrès sont énormes, posez juste vos regards, dit Didier Ruiz. Il faudra régler les déplacements entre les différents lieux. Mais là, vraiment, j'ai confiance. »

Kadri lève les yeux : « Nous aussi, on a pris confiance. » Murmure d'approbation. Myriam hésite. Des larmes montent, un sourire dévore son visage. « Poser les choses, ça nous fait du bien. Ça donne une autre dimension à ce qui nous arrive. » Nathalie Bitan la regarde. « Il vous reste encore à vivre la rencontre avec le public. Des gens que vous ne connaissez pas, d'autres que vous connaissez mais qui ne vous ont jamais vus comme ça. C'est quelque chose de formidable. Profitez-en. » ■

NATHANIEL HERZBERG

Voyage dans l'intime, mise en scène Didier Ruiz, Médiathèque l'Atelier, 27, rue Pierre-Brossolette, Sevran (Seine-Saint-Denis). Les 15 et 16 décembre à 19 heures. Tél. 01-49-36-51-75.